


UN LIVRE DE DÉCOUVERTE AB

A man and a woman are the central focus, dressed as babies. The man is wearing a light blue onesie with a white collar and a matching bonnet, holding a white baby bottle. The woman is wearing a pink onesie with a white lace collar and a matching bonnet, holding a brown teddy bear. They are both smiling and holding hands. The background is a crowded indoor party with many other people in various costumes, including a man in a flat cap and a woman in a witch costume. The floor is made of light-colored wood.

# Le piège à bébés

EVELYN HUGHES

# Le piège à bébés

par

Evelyn Hughes

Première publication : 2026

Copyright © AB Discovery

Tous droits réservés.

Aucune partie de cette publication ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, transmise sous quelque forme que ce soit, par quelque moyen que ce soit, électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre, sans l'autorisation écrite préalable de l'éditeur et de l'auteur.

Toute ressemblance avec une personne, vivante ou décédée, ou avec des événements réels est une coïncidence.

## ***Le piège à bébés***

Titre : Le piège à bébés

Auteure : Evelyn Hughes

Éditeurs : Michael Bent, Rosalie Bent

Éditeur : AB Discovery

© 2026

[www.abdiscovery.com.au](http://www.abdiscovery.com.au)

Ce livre et tous les titres d'AB Discovery sont désormais également disponibles en livre audio.

# CONTENU

Chapitre un : Samantha.....	5
Chapitre deux : Gary .....	11
Chapitre trois : La fête.....	18
Chapitre quatre : À la maison.....	24
Chapitre cinq : Le piège .....	31
Chapitre six : La décision .....	40
Chapitre sept : Devenir .....	48
Chapitre huit : La nouvelle vie .....	54
Chapitre neuf : Raconter .....	62
Chapitre dix : La fête.....	73
Chapitre onze : La mère célibataire.....	81

# Chapitre un : Samantha

Le diagnostic était tombé un mardi de mars, un jour que Samantha avait toujours trouvé étrange pour annoncer la fin de quelque chose. Les mardis étaient des jours ordinaires. C'étaient les jours des rendez-vous chez le dentiste et des réunions de travail qui auraient pu être de simples courriels. Ce n'étaient pas les jours où l'on vous annonçait, à voix basse et avec une extrême prudence, que votre corps ne ferait pas cette chose que vous aviez toujours cru possible.

Elle avait vingt-six ans. Gary était dans la salle d'attente avec un magazine qu'il ne lisait pas, et lorsqu'elle est revenue par la porte, il a levé les yeux vers son visage et a su sans qu'on le lui dise.

Le mot employé par le consultant était « *peu probable* ». Il l'a répété plusieurs fois, en le formulant légèrement différemment. Peu probable de concevoir naturellement. Peu probable qu'une FIV aboutisse à un résultat différent, compte tenu de la nature particulière du problème. Il n'était pas désagréable. Il lui a tendu une feuille imprimée avec les noms d'organismes de soutien ; elle l'a pliée en deux avec précision, l'a mise dans son sac et l'a remercié. Puis, elle et Gary sont sortis sur le parking et sont restés un instant silencieux près de la voiture.

*Eh bien* , avait dit Gary.

*Oui* , avait-elle dit.

Ils étaient rentrés en voiture, avaient préparé du thé, s'étaient assis à la table de la cuisine et en avaient discuté sérieusement et en profondeur. Gary lui avait tenu la main et avait dit tout ce qu'elle avait besoin d'entendre. Ce soir-là, elle s'était couchée tôt et, allongée dans le noir, elle avait senti quelque chose la quitter, quelque chose d'indéfinissable. Pas vraiment l'espoir. L'espoir allait et venait, son mouvement lui était familier. Quelque chose de plus puissant que

## ***Le piège à bébés***

l'espoir, plutôt, un sol sur lequel elle n'avait pas conscience de se tenir jusqu'à ce qu'il disparaisse.

Elle avait grandi dans une maison où régnait l'efficacité. Sa mère était une femme qui résolvait les problèmes avant qu'ils ne dégénèrent en crises, qui veillait à ce que le congélateur soit toujours rempli et la voiture entretenue, et qui pouvait refaire les joints d'une salle de bains et préparer un dîner trois services le même après-midi sans le moindre effort apparent. Son père était plus calme, plus chaleureux, professeur de géographie au collège, il lisait des romans, entraînait l'équipe de football junior le week-end et appelait Samantha « *mon amour* » d'une façon qui ne s'estompait jamais avec le temps. Ce n'était pas une famille démonstrative, mais elle était très unie, et la maison avait toujours semblé être un lieu où tout était clair.

Samantha avait hérité de sa mère le goût du travail bien fait. Élève brillante et concentrée, elle était plus douée en sciences qu'en lettres, même si elle lisait beaucoup par elle-même. Elle avait étudié la diététique à l'université, une discipline qui lui convenait parfaitement : un domaine concret et pratique, qui reliait le savoir au quotidien des gens d'une manière qui la satisfaisait. Elle n'était pas du genre à faire la fête jusqu'à trois heures du matin et à le regretter le lendemain. Pour autant, elle n'était pas ennuyeuse. Elle avait des amis, elle sortait, elle était agréable à côtoyer, mais son tempérament posé, même à vingt ans, donnait parfois l'impression qu'elle était plus âgée.

Elle avait rencontré Gary à vingt-trois ans par l'intermédiaire d'un ami commun, lors d'un dîner d'anniversaire auquel elle avait failli ne pas aller. Il avait alors vingt-cinq ans et travaillait dans la logistique. Il l'avait fait rire deux fois en une demi-heure, ce qu'elle avait toujours considéré comme un bon indicateur. Il avait l'air solide plutôt que beau au sens conventionnel du terme, et son calme lui avait paru tout simplement charmant. Ils avaient discuté presque toute la soirée, échangé leurs numéros et étaient allés se promener le week-end suivant. Cette promenade s'était transformée en cinq

## ***Le piège à bébés***

heures de route, un dîner dans un restaurant thaï et des adieux un peu gênants sur le pas de sa porte, dont ils avaient ri tous les deux au téléphone le lendemain.

Elle n'avait jamais été pressée par quoi que ce soit. Elle avait toujours tenu pour acquis, comme le font souvent les jeunes avant que tout ne tourne mal, que l'avenir était une chose relativement stable qui se déroulerait dans l'ordre prévu. Carrière. Mariage. Enfants. Elle ne concevait pas cela comme un plan, mais plutôt comme une attente, une attente dont elle entrevoyait les contours depuis qu'elle était en âge de comprendre que la vie avançait.

Le diagnostic a bouleversé ses attentes. Il ne les a pas anéanties. Elle s'était accordé environ trois mois pour faire son deuil, et elle avait pleinement profité de ces trois mois, sans se voiler la face. Elle avait pleuré plus qu'elle ne l'aurait cru. Elle avait éprouvé une colère qu'elle avait du mal à exprimer, ce qui était inhabituel chez elle. Un après-midi, elle était restée assise quarante minutes dans sa voiture, devant le supermarché, sans vraiment pleurer, mais incapable d'entrer non plus. Elle s'était dit : *« Voilà ce que c'est. Soit je deviens une personne définie par cela, soit je deviens une personne qui ne l'est pas. »*

Elle avait choisi, avec cette délibération qui lui était propre, de ne pas être définie par cela.

Elle et Gary avaient sérieusement envisagé l'adoption. Ils avaient assisté à des réunions d'information, lu des documents et discuté avec une assistante sociale, une femme dynamique, pragmatique et bienveillante. Finalement, ils n'avaient pas donné suite, pour des raisons plus difficiles à exprimer qu'ils ne l'avaient imaginé. Ce n'était pas le processus auquel ils étaient tous deux prêts à s'engager. C'était quelque chose de plus difficile à nommer, le sentiment qu'ils n'étaient pas tout à fait prêts, qu'ils avaient besoin d'avancer ensemble avant de pouvoir s'y consacrer pleinement. Ils avaient convenu de revenir sur la question un an plus tard. L'année

## ***Le piège à bébés***

passa sans qu'ils n'y reviennent, et au bout d'un moment, son absence de la conversation devint une forme de réponse en soi .

Elle était douée dans son travail. À trente ans, elle était passée du milieu clinique à la pratique privée, se constituant progressivement une clientèle grâce au bouche-à-oreille et à sa réputation d'être directe sans être condescendante. Elle travaillait deux jours par semaine dans un cabinet qu'elle louait dans une maison victorienne rénovée, située dans un quartier huppé du centre-ville, et les autres jours, de chez elle. Elle s'intéressait particulièrement aux troubles du comportement alimentaire, un sujet qu'elle avait découvert grâce à des lectures spécialisées et au témoignage d'une amie proche qui en avait souffert pendant des années. Elle les traitait avec une rigueur et une patience dont ses patients finissaient généralement par lui être reconnaissants.

Le travail l'occupait pleinement. Ce n'était pas rien. Elle avait remarqué, au cours des années qui suivirent le diagnostic, qu'une partie de l'espace qu'elle avait imaginé pour un enfant était désormais occupée par l'attention particulière qu'elle portait à ses clients. Ce n'était pas la même chose, pas un remplacement, mais quelque chose de réel malgré tout, une façon d'être utile à quelqu'un qui avait précisément besoin de ce qu'elle pouvait offrir.

Elle n'a parlé de son diagnostic qu'à peu de gens. Sa mère et sa meilleure amie, Jess, étaient au courant, et cela lui suffisait amplement . Elle ne voulait pas de la compassion de ceux qui ne savaient pas comment réagir. Elle ne souhaitait pas qu'on la ménage. Elle s'en était déjà occupée elle-même, et c'était, pour l'essentiel, terminé.

Le mariage.

Elle n'aurait pas su dire précisément à quel moment la chaleur de leur relation avait commencé à s'estomper. Ce n'était pas un événement ponctuel, mais progressif : la lente dérive de deux personnes qui n'étaient pas vraiment malheureuses, pas assez pour y remédier, mais qui, après les frictions ordinaires du travail, les

## ***Le piège à bébés***

soirées et les week-ends fatigués qui n'ont jamais vraiment pris leur envol, ne parvenaient plus à se retrouver.

Elle avait embrassé un homme lors d'une conférence à Édimbourg. C'était il y a deux ans. Elle n'en était pas fière et ne cherchait pas à l'excuser, mais elle avait analysé la situation avec lucidité et l'avait comprise. Elle avait besoin, d'une manière qui lui était inaccessible au quotidien, de se sentir désirée. Cet homme était un collègue d'un autre établissement, affable et intéressé par elle simplement. Elle l'avait embrassé une fois, devant le bar d'un hôtel, puis était rentrée dans sa chambre et était restée éveillée une heure avant de s'endormir et de ne plus jamais le recontacter. Elle n'en avait rien dit à Gary. Mais un mois plus tard, elle embrassa un autre homme et, cette fois, passa du temps dans son lit, trouvant enfin l'intimité qui lui manquait. Leur liaison se résumait au sexe, et rien de plus, et ils en étaient tous deux conscients. Au bout de trois mois, ils se séparèrent à l'amiable.

Elle ignorait, et n'avait jamais découvert, si Gary avait agi de la sorte. Pendant un an environ après Édimbourg, il s'était montré distant d'une manière particulière qu'elle avait remarquée sans chercher à comprendre. Elle se doutait de quelque chose, mais elle n'avait rien demandé, ne voulant pas se retrouver dans cette situation délicate, elle-même accablée par le poids d'Édimbourg. Ils avaient donc simplement laissé les choses se faire. Elle était pourtant persuadée qu'il avait une liaison et espérait secrètement que, comme la sienne, il s'agissait d'un simple désir d'intimité sexuelle, sans aucune connotation romantique.

Ils n'étaient pas ennemis. C'était important. Ils s'appréciaient d'une manière diffuse, comme on apprécie une personne importante, qui connaît nos parents, notre histoire et le déroulement de nos journées. Ils dînaient ensemble presque tous les soirs, discutaient de leurs journées respectives et regardaient parfois la télévision. Leurs rapports sexuels étaient rares et sans grande importance. Ils supportaient avec politesse les petits désagréments

## ***Le piège à bébés***

de la vie en communauté. Ils n'étaient pas méchants l'un envers l'autre.

Mais quelque chose manquait depuis si longtemps que Samantha commençait à se demander si c'était encore possible, ou si cette vie agréable, tranquille, un peu étouffée, était tout simplement ce qu'ils étaient devenus. Alors, elle trouva un autre homme, heureux de la baiser, de la faire crier et de rentrer chez lui. Ça l'aida... temporairement, mais une fois terminé, les mêmes problèmes persistèrent.

\*\*\*

C'est Jess qui lui avait parlé de la fête. Marcus et Tina organisaient une soirée déguisée sur le thème de la seconde enfance. Ils allaient avoir quarante ans cette année-là et préparaient quelque chose d'élaboré. Jess avait qualifié l'événement de *chaotique et ridicule*, sous-entendant qu'elle réfléchissait déjà à son costume. Samantha avait ri et avait dit qu'elle et Gary viendraient. Elle adorait les soirées déguisées. L'idée d'être quelqu'un d'autre l'avait toujours séduite, et comme sa relation battait de l'aile... elle l'était encore plus.

Elle n'avait pourtant pas d'attentes particulières. Elle s'attendait à un verre de vin, à quelques pas de danse et à un taxi pour rentrer. Elle était loin d'imaginer ce que la soirée allait déclencher, une sensation qu'elle n'aurait pu exprimer sur le moment et qu'elle ne put décrire qu'après coup comme celle d'une porte, une porte dont elle ignorait l'existence, s'entrouvrant dans l'obscurité.

## Chapitre deux : Gary

Gary avait souffert d'énurésie nocturne jusqu'à l'âge de quinze ans, ce qui était suffisamment long pour forger une personnalité. C'était pour lui une source d'humiliation et d'horreur secrètes.

Cela avait commencé tôt, si tôt qu'il n'avait aucun souvenir de nuits sèches, aucun point de comparaison. Sa mère avait géré la situation sans faire d'histoires, un mot qu'il emploierait plus tard, adulte, en y repensant : « *drame* ». Il n'y en avait pas eu. Le protège-matelas en plastique était simplement là, comme la veilleuse et le verre d'eau sur la table de chevet. Des solutions pratiques pour des réalités concrètes. Sa mère, Elaine, était ce genre de femme.

Elle changeait ses draps avec la même chaleur et la même vivacité qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait, préparait son déjeuner, signait ses formulaires scolaires, restait à ses côtés quand il était malade. On n'abordait pas le sujet de l'énurésie nocturne avec inquiétude ou déception. On n'en parlait presque jamais. À sept ans, elle avait commencé à le réveiller tous les soirs à onze heures pour l'emmener aux toilettes, et cela aussi était devenu une habitude, un rythme de vie si banal que, des années plus tard, Gary ne savait plus s'il se souvenait de cela ou si on le lui avait dit. Il ne s'était jamais fait pipi dessus à l'école. Il n'avait jamais eu d'accident en dehors de la maison. Le problème était contenu, géré, ordinaire en quelque sorte, et parce que sa mère l'avait banalisé, il n'en était rien. Pas un problème.

Il avait une sœur cadette, Denise, qui n'en savait rien. La porte de sa chambre restait toujours fermée. Les draps étaient lavés tôt le matin. Un silence pesant entourait toute cette affaire, que Gary avait assimilé sans qu'on le lui apprenne, comprenant instinctivement que c'était privé, non pas parce que c'était honteux – sa mère ne l'avait

## ***Le piège à bébés***

jamais fait culpabiliser –, mais parce que c'était son secret, que cela ne regardait qu'eux, et que cela lui suffisait.

Il a commencé à porter des couches à l'âge de neuf ans.

Sa mère les lui avait suggérés sans ambages, dans le cadre de vacances familiales dans un chalet au Pays de Galles, une semaine de vacances, à dormir chez des amis, avec tous les inconvénients que cela impliquait. Elle avait acheté un paquet de la plus grande taille pour enfants et les lui avait montrés sans cérémonie. « *Juste pour dormir* », avait-elle dit. « *Alors ne t'inquiète pas.* » Il les avait acceptés avec la même simplicité.

Ce qu'il n'avait pas anticipé, c'était l'autre chose. La façon dont le fait de les porter produisait quelque chose qui dépassait leur simple fonction pratique. La première nuit au Pays de Galles, il était resté éveillé dans cette chambre inconnue et avait ressenti quelque chose d'indéfinissable, une sorte de chaleur, non physique, pas tout à fait. Un apaisement. Comme si une vigilance latente qu'il avait toujours maintenue s'était momentanément relâchée.

Il avait mouillé sa couche sans le vouloir, sans se réveiller. Il s'en était rendu compte le matin, cette étrange lourdeur, la chaleur qui commençait déjà à s'estomper, et il avait ressenti, outre une légère gêne, quelque chose d'autre qu'il ne parvenait pas à nommer. Il n'avait pas cherché à le nommer. Il avait neuf ans.

À leur retour à la maison, sa mère avait tout simplement continué à les utiliser. Les couches étaient plus faciles, disait-elle, que les réveils matinaux, et elle avait raison. Gary les portait toutes les nuits, sa mère changeait les draps beaucoup moins souvent, et le sujet devint encore moins important qu'auparavant. Il s'y habitua. Les couches devinrent la dernière chose avant de s'endormir et la première chose à laquelle il pensait le matin, aussi banales que les chaussures.

Sauf qu'ils n'étaient pas sans intérêt pour Gary.

Il avait douze ans lorsqu'il comprit que son rapport aux couches n'était pas simplement d'ordre médical. Il savait depuis

## ***Le piège à bébés***

quelque temps que l'énurésie nocturne cesserait probablement, comme le médecin l'avait prédit, avec l'âge. Mais il commençait à remarquer que cette perspective ne lui procurait pas seulement du soulagement. Il y avait autre chose, une perte qu'il ne pouvait justifier, qu'il ne pouvait expliquer, et qu'il repoussait donc avec force.

C'était un garçon calme et observateur, plus doué en maths et en sciences qu'il ne le laissait paraître à ses camarades, car il existait au collège une culture particulière autour de l'intelligence, qu'il avait appris à appréhender avec précaution. Il avait des amis, peu nombreux certes, mais de vrais amis. Il jouait au cricket le samedi matin et avait traversé une période où il construisait des maquettes d'avions. De l'extérieur, rien ne laissait présager qu'il était un enfant à problèmes. Il possédait simplement ce savoir intime, sans lien avec le reste de sa vie, qu'il cultivait avec une attention presque automatique.

À treize ans, comme promis, l'énurésie nocturne commença à diminuer. Trois nuits sèches, puis une semaine, puis un mois irrégulier, puis une période plus longue. Sa mère le remarqua sans s'en faire, comme elle remarquait tout. Les couches devinrent donc moins fréquentes. Gary les portait encore lorsqu'une nuit sèche n'était pas garantie, ce qui était suffisant pour maintenir l'habitude, mais il savait qu'elles devenaient moins nécessaires et que le jour viendrait où elles ne le seraient plus du tout.

Il avait alors commencé à les mettre pour des raisons qui n'avaient rien à voir avec la nuit.

À treize ans, il était incapable de comprendre ce qu'il faisait. Il comprenait seulement que certains soirs, quand ses parents étaient sortis, que Denise était chez une amie et que la maison était vide, il allait à l'étagère de son armoire où étaient rangées les couches restantes, en prenait une, s'allongeait sur son lit avec, sans rien faire de particulier, savourant cette sensation apaisante, puis la remettait soigneusement à sa place, descendait se préparer un sandwich et regardait la télévision, sans plus y penser jusqu'à la fois